

« Le Québécois et sa littérature », « R.H.L.Q.C.F. 5 : le théâtre »

Paul Lefebvre

Numéro 37 (4), 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre, P. (1985). Compte rendu de [« Le Québécois et sa littérature », « R.H.L.Q.C.F. 5 : le théâtre »]. *Jeu*, (37), 191–193.

«le québécois et sa littérature» «r.h.l.q.c.f. 5: le théâtre»

Le Québécois et sa littérature, sous la direction de René Dionne, Sherbrooke, Éditions Naaman, Paris, Agence de Coopération culturelle et technique, 1984, 462 p.

Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français, n° 5, «le Théâtre», Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, hiver-printemps 1983, 289 p.

synthèses et fragments d'histoire

Publié conjointement par les Éditions Naaman et par l'Agence de Coopération culturelle et technique (cet organisme créé lors de la fameuse conférence qui rassemblait les pays francophones à Niamey en 1970), *le Québécois et sa littérature* est un ouvrage collectif qui a pour but, selon René Dionne, de «présenter [son sujet] aux diverses communautés de la francophonie». Une vingtaine d'universitaires y signent des articles regroupés selon les principaux genres littéraires (roman, poésie, théâtre, essai et critique) sans oublier la littérature orale, la chanson, le cinéma et la bande dessinée. Deux articles, signés par John Hare et André-G. Bourassa, sont consacrés au théâtre.

L'excellent article de John Hare, «Le théâtre québécois des origines à 1930», offre un véritable précis historique de cette période; l'auteur est surtout attentif à ne jamais dissocier activité théâtrale, développement de l'écriture dramatique et évolution socio-politique, prenant toujours garde de situer les faits dans leur contexte. On s'étonnera néanmoins que Hare ne fasse pas état des

hypothèses de Jean-Marc Larrue quant au développement du théâtre pendant les années 1890 ni ne mentionne les travaux de ce chercheur dans la bibliographie qui suit l'article. Quant au texte d'André-G. Bourassa, «La dramaturgie contemporaine au Québec (du théâtre de la crise à la crise du théâtre)», il couvre la période allant des années trente à nos jours (en fait, aux années soixante-dix), tentant d'établir certains liens entre la pratique québécoise et les mouvements théâtraux étrangers, intention louable dans un article destiné à des lecteurs non québécois. Mais j'avoue que le résultat me laisse un peu perplexe. Ce n'est pas tant à cause d'erreurs et d'inexactitudes qu'on y trouve un peu trop¹, mais à cause de perspectives qui me semblent un peu faussées quant à l'importance de certains événements dans l'évolution du théâtre au Québec: par exemple, faire de *Bien-être* présenté par Claude Gauvreau en 1947 un événe-

1. Elia Kazan (p. 243) a beau avoir joué dans *Waiting for Lefty*, il me semble abusif d'en faire un metteur en scène d'agit-prop. Dire des Compagnons de Saint-Laurent qu'ils «ont un auteur, Félix Leclerc» (p. 245) étonne quelque peu. *Le Train de plaisir* et *le Carrousel de la gaieté* étaient des émissions de radio, pas des revues. En théâtre pour enfants, l'auteur parle de la Marmaille et de l'Avant-Pays (p. 257); pour la première compagnie, ça va, mais s'il n'en faut nommer que deux, est-ce bien l'Avant-Pays qu'il faut mentionner? Bourassa parle de troupes féministes (p. 257), mais — il faut le faire — sans mentionner le Théâtre Expérimental des Femmes. Etc. Sans parler de «*Huis clos* de Sartre (1946) avec Muriel Guilbault et Jean Saint-Denis dans les rôles-titres» (p. 247); qui jouait huis, qui jouait clos?

ment qui «inaugure une tradition», c'est faire fi de la continuité historique nécessaire à l'établissement, justement, d'une tradition. De plus, axer le développement du théâtre au Québec sur le rattrapage de mouvements européens et américains, allant jusqu'à conclure que «le comédien et le dramaturge québécois sont en train de dépasser cette phase où il fallait se mettre à jour avec le restant du monde (Paris, Londres et New York en particulier) pour atteindre celle où ils se définissent eux-mêmes», c'est faire preuve d'une approche bien extérieure de la modernité théâtrale au Québec et avouer une conception bien particulière des dynamismes de notre histoire du théâtre.

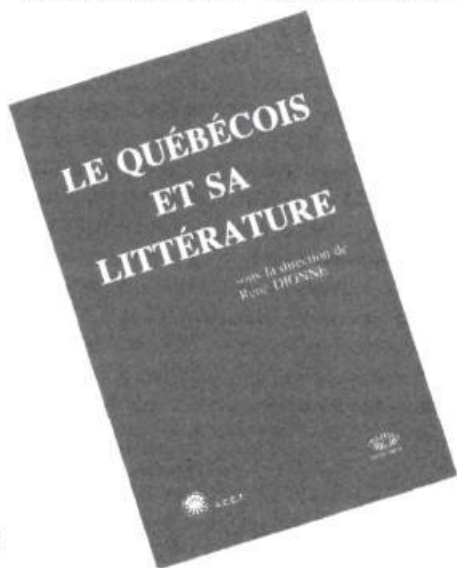
Quant à la bibliographie essentielle colligée par René Dionne en fin de volume, elle ne propose aucun titre en théâtre postérieur à 1974, ce qui m'apparaît, pour le moins, d'une excessive prudence.

La *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, également dirigée par René Dionne, a consacré sa cinquième parution au théâtre, confiant la coordination de l'ensemble à Laurent Mailhot. Ce dernier ouvre d'ailleurs le

numéro par des «Prolégomènes à une histoire du théâtre québécois». Axé autour de deux pensées: «le théâtre est entré en littérature lorsqu'il en est sorti» et le théâtre québécois s'est développé à partir du moment où il s'est défini dans un rapport à l'Histoire (à la sienne propre en particulier), l'article de Mailhot appelle, par des questions nuancées, à penser autrement l'histoire du théâtre au Québec.

Des neuf études qui composent le dossier théâtre de ce numéro, signalons d'abord celle de Lucie Robert, «Réflexion sur trois lieux communs concernant les femmes» où, après avoir établi un rapport entre la chercheuse et la praticienne, elle questionne sous l'angle de l'Histoire trois situations relatives à la place et au rôle des femmes dans notre théâtre: l'obligation d'être jeune et belle, la pauvreté des personnages féminins et l'absence des femmes aux postes de direction des institutions théâtrales. Définissant des «Fronts de lutte» correspondant à chacun de ces lieux communs, Lucie Robert réussit à briser l'évidence des situations qu'elle expose en démontrant leurs racines historiques. L'article d'Alonzo Le Blanc, «Femmes en solo», sur les *one woman shows*, ne dépasse malheureusement pas le constat et n'arrive pas à proposer des hypothèses solides sur ce phénomène.

L'étude de Ramon Hawthorn, «Sarah Bernhardt et l'accueil montréalais», vaut pour sa minutie et, surtout, pour la mise en perspective des événements qui ont entouré les visites de l'actrice, montrant, en particulier, qu'elles permirent «d'affirmer la primauté de l'autorité civile sur celle de l'Église». Jean Cléo Godin, dans «Une 'Belle Montréalaise' en 1913», s'attache à l'étude d'une revue de Julien Daoust. Attentif à y chercher la «contamination» du mélodrame et du burlesque, le texte de Godin, en assimilant presque les revues au burlesque, ap-



pelle une étude qui permettrait de déterminer jusqu'à quel point ces deux genres étaient proches.

L'article de Leonard E. Doucette, «Théâtre, parathéâtre et politique, 1847-1868», étudie des textes de forme dialoguée (certains joués, certains jouables, d'autres pas) portant sur des sujets politiques courants. Mais est-il juste de ne pas faire de distinction entre discours dialogué et discours théâtral? De tout regrouper, finalement, sous le terme «théâtre politique»? Tout comme de ne pas tenir compte de la représentation comme instance de diffusion des idées mises en jeu?

Malgré le caractère excessivement scolaire de son écriture, l'article de Raymond Pagé intéresse, même s'il n'est qu'une étape d'une recherche plus globale. «Le théâtre paroissial: une formule d'intégration» porte sur la troupe d'amateurs trifluvienne, les Compagnons de Notre-Dame, s'intéressant uniquement aux liens qui ont uni cette troupe aux diverses autorités de la paroisse. En tentant de définir l'insertion sociale d'une troupe d'amateurs régionale, l'article de Pagé pose des jalons pour l'étude sociologique d'un phénomène, dont c'est là, probablement, l'aspect le plus intéressant.

Le dossier se termine par trois articles sur le théâtre francophone hors Québec. «Le théâtre d'expression française en Acadie: situation de la recherche et de la publication» de Laurent Lavoie offre un tour d'horizon sérieux de la question, mais une mise en forme plus stricte des sources et des éléments bibliographiques aurait été souhaitable, surtout qu'une revue comme la *R.H.L.Q.C.F.* est le lieu tout désigné pour publier ce type d'étude. «Le théâtre québécois à Toronto» de Mariel O'Neil-Karch et de Pierre-Paul Karch consiste en une liste des pièces québécoises présentées — tant en

français qu'en anglais — dans la Ville-Reine; mais il n'est pas toujours facile de s'y retrouver, par exemple, de distinguer la salle du producteur (sans parler d'inexactitudes possibles: ce ne sont sûrement pas «les P'tits Enfants Laliberté de Montréal» qui jouaient *l'Affront commun* de Jean-Claude Germain à l'Université York, le 9 janvier 1980). Quant à l'article d'Ingrid Joubert, «Le théâtre franco-manitobain», c'est un commentaire à la fois sur le théâtre francophone de cette province et sur les essais qu'on y a consacrés; trop occupé à affirmer la santé de ce théâtre, l'article manque vraisemblablement d'une mise en perspective un tant soit peu juste de son objet d'étude.

paul lefebvre

